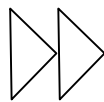


14. BORDS DE SCÈNE  
Responsable : Adeline GENDRON



## **Les expositions théâtrales : Cultiver le regard su spectateur**

Véronique LABELLE

Marcel Dubé, Jean Duceppe, Jean Grimaldi. Trois hommes de théâtre que Montréal met à l'honneur en cette saison 2007-2008. Photos, accessoires, bouts de vie du théâtre sont exposés et dévoilés aux visiteurs fascinés par les coulisses du spectacle vivant. Sortis du contexte, du lieu théâtral où ces objets ont pris sens, le théâtre s'invite à la Grande Bibliothèque, sous les traits de Marcel Dubé, dans les locaux de Loto-Québec avec Jean Duceppe et au Château Dufresne pour Jean Grimaldi. C'est un pan de l'activité théâtrale montréalaise et de la vie artistique au Québec qui est donné à voir. Voilà que s'exposent des moments de vie, comme la face cachée du théâtre. Le spectateur se transforme en visiteur, en « voyeur ». Non seulement les expositions permettent une déambulation visuelle et auditive au travers des installations brillamment mises en scène dans des espaces restreints, mais le public participe aussi au devoir de mémoire, à ce que tout un chacun doit à ces figures emblématiques du théâtre québécois. L'article de Stéphane Rivard (cf. encadré) en est la preuve : il y va d'une déclaration d'amour pour Grimaldi. Que ce soit par l'outil photographique ou filmique, la mémoire du théâtre s'étale sur les murs de l'exposition et le théâtre de l'esprit prend dès lors le relais chez le spectateur. Ce dernier réinvente le dispositif théâtral à partir de ses images et crée sur la toile de son esprit un théâtre mental<sup>1</sup>. Bien que les objets restent inanimés, la mise en espace et l'aura qui en émane créent, chez le spectateur, une conscience du mouvement, un rappel de la vie qui compose le théâtre. Paradoxe en soi : comment capturer le volatile et fugitif instant théâtral dans une image fixe et un décor sans vie ? Comment recréer l'illusion du théâtre dans un endroit dont ce n'est pas la vocation première ? L'objet théâtre ne peut pas s'exposer sans révéler la vie, la réalité dans laquelle s'inscrit la pratique du théâtre. Faire du théâtre, c'est travailler les matériaux, c'est exposer son corps, c'est prendre le risque de se livrer au regard de l'autre. Les nombreuses photos mises en évidence par ces trois expositions se rejoignent sur ce point : c'est la vie qui sourd du théâtre. Ces images fixes exhalent une densité vitale que seul le théâtre, art vivant et art de l'instant, peut mettre en œuvre.

Faire du théâtre, c'est aussi mettre en présence des artistes et un public, partager des émotions, des sensations et des idéaux. Les expositions proposées par la BANQ, Loto Québec et le Château Dufresne ont su relever la gageure de faire vivre les objets de mémoire. Se souvenir de la vitalité de la pratique théâtrale par le biais de la chose figée qu'est l'exposition n'est pas chose facile.

Sophie Montreuil, commissaire de l'exposition, et Jean-Cléo Godin, conseiller scientifique, relèvent le défi en exposant une tranche de vie, celle de Marcel Dubé. Une partie de la salle des archives de la BANQ s'est transformée en un couloir à voyager dans le temps. Entre deux rangées de vitrines, se font face les traces des moments fugitifs du théâtre. Photos, objets, planches de travail se côtoient et tout rappelle ce temps où le théâtre se cherchait, tentant de se

---

<sup>1</sup> Pour plus d'explication sur cette notion de théâtre mental, voir la thèse phénoménologique de Corinne Saminadayar-Delord, *Spectacle de l'esprit*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2000.

construire et de se faire une place dans et avec la société. Et les souvenirs du passé s'installent puisque le succès de l'exposition dépasse les attentes de ses organisateurs. Est-ce dû au fait de l'interpénétration forte entre Joseph Latour, personnage phare de Dubé, et l'histoire politique et culturelle dont il se nourrit ? L'exposition met en évidence, en effet, l'importance de la figure de Joseph Latour. Personnage central dans l'oeuvre de Dubé, il est son double dramatique. Aux deux sens du terme d'ailleurs, sa vie comme sa mort se révèlent tragiques et riches de pathos. Selon les termes de Dubé, il est à la fois "frère et ami". Une forte affection le lie au personnage de papier qu'il a créé et qui incarne le double imaginaire de Dubé. Le visiteur ne peut manquer de faire face, dès les premières vitrines, à une vareuse de combat de la Seconde Guerre mondiale. À travers cette tunique militaire, le spectateur assiste à l'objectivation du personnage, ici réduit à sa seule fonction de soldat. D'ailleurs, avant de l'inscrire dans l'histoire du théâtre sous le titre d'*Un simple soldat*, Marcel Dubé a envisagé plusieurs cas de figure possibles pour la pièce dont *Battledress*. C'est ce passé de tâtonnements, de réflexions autour du fait théâtral qui est exposé dans la salle des archives. Mort au combat, ce « personnage de tragédie [...] dénonce la misère, l'injustice, l'hypocrisie, le mensonge, le pourrissement d'une société qui s'enrichit sans scrupules<sup>2</sup> ». Personnage culturel ancré dans sa société, Marcel Dubé, par le truchement de son porte-parole Joseph Latour, rend compte des mutations artistiques de l'époque contemporaine. Le temps est à la télévision et le théâtre s'y exporte. Sur le petit écran, *Un simple soldat* devient en 1957 l'un des premiers téléthéâtres. Dans le but d'illustrer ce tournant télévisuel et théâtral, des archives de Radio-Canada sont présentées. Les images d'*Un simple soldat*, de *Florence* (1957) et de *Virginie* (1968), mais aussi un compte rendu sur *Le monde de Marcel Dubé* (1969-1973) défilent sur les écrans et donnent vie aux archives. De là, les instants de théâtre s'ancrent dans le temps, offrant une épaisseur aux papiers, manuscrits, planches de dessins et autres notations théâtrales.

Homme de théâtre, Marcel Dubé est un personnage public. De nombreuses photos de Dubé avec les intellectuels de son époque témoignent de son importance au sein de la société artistique québécoise. En 1958, lors du lancement d'*Un simple soldat*, Dubé pose parmi les romanciers André Giroux et Roger Lemelin, l'éditeur Paul Michaud et le frère Clément Lockquell alors professeur à l'Université Laval. La prolixité de Dubé s'étale le long des vitrines qui retracent sa carrière et sur lesquelles se dessine l'image de la société culturelle québécoise des années cinquante. Des pièces comme *Les beaux dimanches* (1965) et *Le retour des oies blanches* (1966) portent un regard sur une société où théâtre et images filmiques se rencontrent. Ce sont des récits de vie, des récits du cœur qui se dégagent de ces vitrines.

### **De la contamination par l'intime**

Stéphane RIVARD

On parle trop peu du ressenti, de ce qu'on nomme l'effet de contamination, lorsqu'il est question d'une exposition. Au théâtre, on le fait. Pourtant, il arrive qu'un lieu d'exposition – ici, le Château Dufresne – se présente comme une salle de théâtre sans quatrième mur entre les spectateurs et la scène ; où, pour emprunter les mots d'Artaud, l'aventure se veut viscérale, potentiellement contagieuse. Au Château Dufresne, en visitant l'exposition *Jean Grimaldi – l'amour de la scène*, j'ai vécu une expérience semblable. J'ai été contaminé par l'intime ;

<sup>2</sup> Texte de Jean-Cléo Godin présentant Marcel Dubé en exergue à l'exposition, 30 juin 2007.

autrement dit, par l'« explo-sition » de l'intimité du grand Grimaldi. L'homme de scène, actant fondamental du milieu théâtral des années 30 aux années 70, était là, entier, présenté aux visiteurs ; Grimaldi, le « papa des artistes », n'avait plus aucun secret pour nous. C'est en exposant sa collection personnelle, riche en photographies et en programmes de théâtre rares, que la généreuse Francine Grimaldi nous a permis de faire une rencontre exceptionnelle avec son père. En toute intimité. Dans la chaleur.

Contaminer : donner une maladie. Dans *Le théâtre de la cruauté*, Artaud parle de la peste. Mais au Château Dufresne, la maladie qui rôdait dans l'air n'était pas mortelle ; elle donnait des ailes en nous faisant tomber vers le haut, en amour. C'était la maladie de l'amour de la scène. Du burlesque au vaudeville, en passant par le milieu de la chanson, le contaminé, l'amoureux fou, tombait nez à nez avec les enfants chéris de Grimaldi : La Poune, Alys Robi, La Bolduc, Olivier Guimond, Claude Blanchard (pour ne nommer que quelques exemples des grands monuments de la scène populaire québécoise rencontrés là-bas).

Je parle d'une contamination par l'intime parce que le tout se faisait en douceur. Et, chose peu commune, en ayant l'impression de connaître de mieux en mieux Grimaldi à travers les autres, en le recomposant à partir des photos de ses « enfants », j'ai eu envie de crier « Jean, je t'aime ! ». Jean tout court. Jean, pas Jean Grimaldi. Mis à nu ou presque ; donné à lire, à voir, à ressentir. Entre les murs du Château Dufresne, j'ai touché une intimité. J'ai été contaminé. J'ai connu assez bien l'homme, le temps d'une visite, assez intimement, pour l'interpeller par son prénom : Jean ! Je n'étais pas le seul.

Il a influencé la scène populaire québécoise, mais plus de dix ans après son décès en 1996, il continue de le faire. Il est bien ancré dans la mémoire collective même si plusieurs seraient incapables de le nommer, de parler de son importance en tant qu'organisateur de la scène théâtrale des années 30 aux années 70.

C'est donc une intimité que j'ai touchée ; du bout des yeux, j'ai eu le bonheur de côtoyer l'homme aux mille projets, aux multiples rêves, à la passion dévorante. À travers les photographies des ses « enfants » de la scène, je suis arrivé à le reconstituer en tant que monstre sacré – et ce n'est pas peu dire – du paysage artistique québécois. Il a produit de nombreux artistes. C'est un fait. Il a fondé trois théâtres : le Canadien, le Radio-Cité et le National. Autre fait. Mais ce ne sont pas ces données factuelles qui m'ont impressionné ; c'était autre chose de plus beau, de plus intense :

L'amour contagieux.

La passion qui se transmet.

Dans et par une intimité dévoilée sans être violée.

Autre homme de théâtre à la riche carrière : Jean Duceppe. L'exposition en place dans une salle de Loto-Québec renvoie le spectateur aux coulisses de la Compagnie Jean Duceppe. Pour ses 35 ans d'existence, ce théâtre « d'identification et d'émotion<sup>3</sup> » met en lumière les photos, costumes, extraits sonores et vidéos retraçant les temps forts de la compagnie. Tout sourire et regard bleu, Jean Duceppe, fondateur de la compagnie, accueille le visiteur et l'engage à voyager dans l'univers de magie et d'illusion du théâtre. La visite commence par un fond sonore, surprenant le visiteur par les répliques les plus populaires des pièces de la Compagnie Jean Duceppe devenues les classiques d'aujourd'hui. Après son visage donc, c'est la voix de Jean

<sup>3</sup> Plaquette de présentation de Jean Duceppe, service de presse.

Duceppe, interprétant le rôle principal dans *La mort d'un commis voyageur* de Miller durant la saison 1982-1983, qui tonne dans la salle de l'exposition. Plus contemporain aux visiteurs, on entend aussi une réplique de Robert Lalonde, jouant *La leçon d'histoire* mise en scène par Alain Bennet pour la saison 2006-2007. Sur un mur, est projeté en accéléré le montage du dispositif scénique *D'un salut... à l'autre ou la vie d'une semaine de montage*, mis en scène par la Compagnie Jean Duceppe en 2008. L'équipe technique fait preuve de créativité et de performance. Les images fixes, séries de portraits ou de photos de groupe de belle qualité, reflètent un univers de rire et rendent compte de l'incroyable machinerie et du travail des décors qui caractérisent les productions de la compagnie. Saisies dans le vif de la représentation ou durant les moments de détente en coulisses, les photos dévoilent la vie de la compagnie. C'est bel et bien ce goût pour la représentation qui est mis en évidence, cette envie de créer, grâce au théâtre et à ses possibilités artistiques, des bouts de vie et d'émotion. Les maquettes de décor, prêtées comme le reste des pièces exposées par de nombreux dépositaires amoureux de la Compagnie Jean Duceppe, le représentent bien. Que ce soit des collections privées ou publiques, souvenirs de particuliers ou archives nationales, les objets et les images du spectacle vivant sont offerts au regard. Dans un dispositif de voyeurisme (les décors ne sont visibles que par une ouverture réduite dans le mur derrière lequel ils sont disposés), les miniatures rappellent les pièces, les créations qui se sont succédé au fil des saisons. Ce dispositif singulier et créatif mettant en valeur les décors des pièces montées sur les planches du théâtre Duceppe, surinvestit le visiteur dans son rôle de spectateur. L'attitude théâtrale d'assister à une représentation, c'est-à-dire, comme le théorise les naturalistes, le fait de regarder par le trou de la serrure, est mise en évidence par la présentation presque cachée des décors. Dès lors, le visiteur devient spectateur des miniatures présentées dans la galerie, et donc, par renvoi aux codes théâtraux, un métaspectateur. Enfin, dans un dernier recoin de la galerie, planches de dessins et accessoires sont exposés. La machine à vent de *L'habilleur* de Robert Harwood, scénographie de Louise Campeau pour la saison 2003-2004, est laissée à discrétion des visiteurs qui prennent alors plaisir à faire souffler bise ou tempête dans la salle d'exposition et à recréer des univers sonores. Sur quelques cintres reposent les robes des personnages clefs du théâtre québécois, dont celle des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay, portée par Francine Ruel lors de la présentation de la pièce en 1992. Enfin, le spectateur ne peut repartir sans garder à l'esprit l'incroyable costume clérical porté par Gérard Poirier dans la pièce de Bernard Shaw, *Sainte Jeanne*. Conçues par François Barbeau, la soutane, la croix et la mitre du prélat sont couvertes de petits soldats dorés et collés côte à côte. L'inventivité et la justesse de la réalisation ne manquent pas de toucher le spectateur tant dans la réalisation technique que dans la charge émotive qui s'en dégage.

Loin de vouloir remplacer le théâtre, ces expositions lui rendent hommage, louent sa créativité et son désir de prendre part à l'art. Trois hommes de théâtre, trois époques théâtrales et trois engagements artistiques, voilà ce que la ville des cent plateaux qu'est Montréal célèbre cette année. Le visiteur y rencontre le bourdonnement vital qui sourd du silence des photos, des costumes désincarnés, les fantômes charmants qui hantent les salles d'exposition et la mémoire des spectateurs.

Spectateur de théâtre, spectateur d'exposition, la disposition d'esprit semble différente, la déambulation active dans les couloirs d'une exposition s'opposerait d'emblée aux mouvements de l'esprit dans le confort d'un fauteuil de théâtre. Mais ce serait oublier l'impact des images, des réminiscences pour les aficionados des salles obscures. Marcel Dubé, pionnier de la dramaturgie québécoise, est célébré cette année pour célébrer les 50 ans de la création d'*Un simple soldat*, la fille de Jean Grimaldi présente le « papa des artistes » avant de remettre ces archives et Loto-Québec célèbre les 35 ans de carrière de Jean Duceppe. Trois temps de théâtre qui ont nourri

l'activité culturelle du Québec. Le théâtre s'organise en flux d'images, en reflux de souvenirs lors du vagabondage des visiteurs.

### **Suggestions bibliographiques**

CIMON, Jacques, *Jean Grimaldi présente*, Montréal, Ferron, 1973, 127 p.

DUBÉ, Marcel, *Textes et documents*, Montréal, Leméac, 1973, 141 p.

GODIN, Jean-Cléo et Laurent MAILHOT, *Théâtre québécois*, Montréal, HMH, 1988, 367 p.<sup>4</sup>

La Compagnie Jean Duceppe, Montréal, Productions Guy Roy, 1973, 20 p.

LAFORÊT, Marthe, *Bibliographie analytique de l'œuvre de Marcel Dubé*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1978<sup>5</sup>.

LAURIN, Michel, *Étude de Un simple soldat de Marcel Dubé*, Laval, Groupe Beauchemin, 1997, 87 p.

LAROCHE, Maximilien, *Marcel Dubé*, Montréal, Fides, 1970, 189 p.

Théâtre Jean Duceppe, *Duceppe 20 ans*, Montréal, 1993, 60 p.

---

<sup>4</sup> Le chapitre 5, p. 115-154, est consacré à Marcel Dubé.

<sup>5</sup> Cet ouvrage est reproduit sous forme de microfilm et disponible à la BAnQ.